

collection
tiré à part

**John
R. Searle**

**pour réitérer
les différences**

réponse à Derrida

traduit de l'anglais et présenté par Joëlle Proust

l'éclat

JOHN R. SEARLE

POUR RÉITÉRER
LES DIFFÉRENCES

Réponse à Derrida

traduit de l'anglais (USA)

et postfacé

par

Joëlle Proust

© - 1977, John R. Searle.

© - 1991, Éditions de l'éclat, 30250 COMBAS *pour la traduction française et la postface.*

« tiré à part »

ÉDITIONS DE L'ÉCLAT

POUR RÉITÉRER LES DIFFÉRENCES¹

RÉPONSE A DERRIDA

DERRIDA commente Austin : s'agit-il d'une confrontation entre deux grandes traditions philosophiques ? Ce serait à mon avis une erreur de le croire. Non pas tant parce que Derrida n'aborde dans son commentaire aucune des thèses fondamentales de la théorie austinienne du langage que parce que, sur différents points cruciaux, il ne comprend pas la position d'Austin et, comme je vais tenter de le montrer, l'expose incorrectement. La confrontation n'a donc pas vraiment lieu.

Son exposé se divise naturellement en deux parties : dans la première, il analyse l'écriture et sa relation au contexte et à la communication. Dans la seconde, il applique diverses conclusions obtenues dans la première partie à l'analyse de certains aspects de la théorie des actes

1. J'exprime ma dette à l'égard de H. Dreyfus et de D. Searle pour la discussion de ces questions.

de langage d'Austin. Il conclut par l'analyse du rôle des signatures. Ma réponse consistera non à tenter de traiter de tous les points qu'il soulève, ni même de la majorité d'entre eux, mais à réserver mon attention aux plus importants, en particulier à ceux qui me conduisent à être en désaccord avec les conclusions tirées. Je dois dire d'emblée que je ne trouve pas ses arguments très clairs; il est donc possible que je les aie aussi mal compris qu'à mon avis il a compris Austin.

I. ÉCRITURE, PERMANENCE ET ITÉRABILITÉ

DANS la première partie, il attaque l'idée selon laquelle écrire, c'est communiquer ce qu'on veut dire. L'argument avancé est que, puisque l'écriture peut et doit pouvoir fonctionner en l'absence radicale de l'émetteur, du destinataire et du contexte de production, elle ne peut pas être la communication de ce que l'émetteur veut dire au récepteur. Puisque mon écriture peut continuer de fonctionner après ma mort et celle des lecteurs à qui je la destinais, et puisque le contexte de l'écriture peut être totalement oublié voire inconnu, l'horizon de la communication n'est pas la communication entre des consciences ou des présences; ce n'est pas non plus le transfert du sens visé par l'auteur (de son vouloir-dire). « Ma communication doit être répétable — itérable — en l'absence absolue du destinataire ou de l'ensemble empiriquement déterminable des destinataires » (p. 375).

Il étend alors la discussion au « concept classique » d'écriture; il soutient à son propos que les traits

distinctifs que le concept classique attribue à l'écriture sont généralisables. Ils vaudraient en fait « non seulement pour tous les ordres de "signes" et pour tous les langages en général, mais même, au-delà de la communication sémio-linguistique, pour tout le champ de ce que la philosophie appellerait l'expérience... » (p. 377). Cette conclusion sert à son tour à appuyer l'attaque lancée contre l'idée que la communication serait communication d'un vouloir-dire. Il soutient que les traits essentiels de la conception classique de l'écriture — que l'écriture reste après son inscription, qu'elle comporte une « force de rupture » avec son contexte de production, et qu'elle manifeste un « espacement » qui constitue le signe écrit — existent dans tout langage en raison de l'*itérabilité* des éléments linguistiques. C'est l'*itérabilité* qui tient le premier plan dans ces deux arguments. J'y reviendrai tout à l'heure.

Pour comprendre l'erreur que recèlent ces deux arguments, commençons pour nous demander ce qui distingue au juste le langage écrit du langage parlé. Est-ce l'*itérabilité*, la répétabilité des éléments linguistiques? Il est clair que non. Comme Derrida le sait bien, tout élément linguistique écrit ou parlé, et même tout élément régi par des règles dans un système quelconque de représentations doit pouvoir être répétable, sans quoi les règles n'auraient pas de champ d'application. Cela revient à dire que la distinction type/occurrence du logicien doit s'appliquer de façon générale à tous les éléments réglés du langage pour que les règles puissent s'appliquer à de nouvelles occurrences des phénomènes spécifiés par les règles. Sans cette caractéristique d'*itérabilité*, on ne pourrait produire un nombre infini de phrases à partir d'une liste finie d'éléments; c'est là, comme les philosophes l'ont bien vu depuis Frege, l'un des traits essentiels de tout langage.

Est-ce alors l'absence, l'absence du récepteur relativement à l'émetteur ? Il est clair encore que non. Écrire permet de communiquer avec un destinataire absent, mais il est nullement nécessaire que le destinataire soit absent. La communication écrite peut exister en présence du destinataire, comme lorsque je compose une liste d'achats à ma propre intention ou quand je transmets un billet à ma compagne pendant un concert ou un cours.

Il y a bien entendu de nombreux traits qui permettent de distinguer l'écriture des énoncés parlés — par exemple, l'écriture est visuelle, tandis que la parole est orale — mais pour les besoins de cette discussion, le trait distinctif le plus important est la permanence (relative) du texte écrit à l'égard du texte parlé. Même à une époque où foisonnent enregistrements magnétiques et tournedisques, le principal moyen de conservation des énoncés reste le mot écrit (ou imprimé). Cette permanence relative permet à son tour à la fois l'absence de destinataire et, ce qui n'est pas moins significatif, l'accumulation d'actes linguistiques dans un texte étendu. Je peux lire les mots d'un auteur après sa mort, et même de son vivant, il ne peut pas me dire tout ce que ses livres contiennent : seuls ses livres le peuvent. Or la première confusion que comment Derrida — ce qui a de l'importance pour l'argument qui suit — consiste à confondre itérabilité et permanence du texte. Il pense que si je peux lire des auteurs qui sont morts, c'est parce que leur œuvre est répétable ou itérable. On ne peut évidemment douter que l'existence d'exemplaires multiples de chaque livre facilite beaucoup les choses ; mais le phénomène de la survie d'un texte n'est pas identique au phénomène de répétabilité : la distinction type/occurrence est logiquement indépendante du fait de la permanence de certaines occurrences. Un seul et même texte (occurrence) peut être lu par de nombreux lecteurs différents bien après la mort de l'auteur, et c'est ce phénomène de permanence du texte qui permet de séparer l'énonciation de son origine, et distingue le mot écrit du mot parlé.

Une telle confusion entre permanence et itérabilité est au cœur de l'argument qui permet d'assimiler les traits du texte écrit à ceux du texte oral. Il écrit en effet : « Cette possibilité structurelle d'être sevrée du référent ou du signifié (donc de la communication et de son contexte) me paraît faire de toute marque, fût-elle orale, un graphème en général, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, la *restance* non-présente d'une marque différentielle coupée de sa prétendue "production" ou "origine" » (p. 378).

Mais cet argument contient une ambiguïté qui en compromet fatalement la validité. La manière dont le texte écrit est sevré de son origine est entièrement différente de la manière dont toute expression peut être dissociée de sa signification par la forme d'« itérabilité » dont la citation fournit un exemple. Les deux phénomènes obéissent à des principes entièrement différents. Le principe selon lequel on peut sevrer un texte écrit de son origine tient simplement à ce que le texte a une permanence qui lui permet de survivre à la disparition de son auteur, du destinataire, et du contexte de sa production. Ce principe est proprement « graphématique ». Mais le principe selon lequel la citation permet de considérer une expression indépendamment de sa signification est simplement le suivant : puisque tout système de représentation doit avoir certains moyens de représentation, que ce soient des marques, des sons, des images, etc., il est toujours possible d'examiner ces moyens indépendamment de leur rôle dans la représentation. On peut toujours regarder les mots uniquement comme des sons ou des marques², et l'on peut toujours interpréter les images comme de simples objets matériels. Mais de nouveau, la possibilité de séparer le signe du signifié caractérise tout système de représentation quel qu'il soit ; et il n'y a rien de spécifi-

² Ce n'est naturellement pas le but normal de la citation, mais c'est un but possible.

quement graphématique là-dedans. En outre cette possibilité est tout à fait indépendante des caractéristiques particulières du « concept classique » d'écriture dont tout l'argument est censé dépendre. La distinction type-occurrence jointe à la réalisation physique des signes rend possible la citation ; mais ces deux traits n'ont rien à voir avec les caractéristiques particulières déjà mentionnées des graphèmes. Je conclus que l'argument de Derrida visant à montrer que tous les éléments du langage (encore moins, de l'expérience) sont en fait des graphèmes est inopérant. Il repose sur une simple confusion entre itérabilité et permanence.

J'ai laissé pour la fin la question la plus importante de cette section. Est-ce que les traits spécifiques de l'écriture font qu'il existe une rupture avec les intentions de l'auteur, en particulier, ou avec l'intentionnalité en général, dans les formes de communication écrites ? Est-ce que le fait que l'écriture puisse continuer à fonctionner en l'absence de celui qui écrit, du destinataire, ou du contexte de production, montre que l'écriture n'est pas un véhicule d'intentionnalité ? Il me semble parfaitement évident que l'argument selon lequel l'auteur et le destinataire visé peuvent être morts, et le contexte inconnu ou oublié, ne montre nullement que l'intentionnalité soit absente de la communication écrite ; tout au contraire : l'intentionnalité joue exactement le même rôle dans la communication écrite et parlée. Ce qui diffère dans les deux cas, ce ne sont pas les intentions du locuteur, mais le rôle que joue le contexte d'énonciation dans l'accomplissement réussi de la communication. Pour le montrer, demandez-vous ce qui arrive quand vous lisez le texte d'un auteur disparu. Supposons que vous lisiez la phrase « Le vingt septembre 1793 je fis le voyage de Londres à Oxford ». Comment comprenez-vous cette phrase ? Dans la mesure où l'auteur a dit ce qu'il voulait dire et où vous comprenez ce qu'il a dit, vous saurez que l'auteur avait

l'intention de faire un énoncé aux termes duquel le vingt septembre 1793, il fit le voyage de Londres à Oxford, et le fait que l'auteur soit mort et que toutes ses intentions aient disparu en même temps que lui est sans pertinence pour cet aspect de la compréhension que vous avez des énoncés écrits qu'il a laissés derrière lui. Mais supposons que vous décidiez d'introduire une rupture radicale — comme on peut toujours le faire — avec la stratégie consistant à comprendre la phrase comme l'énoncé d'un homme qui a vécu autrefois, et qui a eu des intentions semblables aux vôtres ; et de n'y voir qu'une phrase écrite en français, coupée de toute production et de toute origine, imaginée ou autre. Même dans ce cas, on ne peut pas en finir avec l'intentionnalité, parce qu'une phrase douée de sens n'est autre qu'une possibilité permanente d'accomplir l'acte de langage (intentionnel) correspondant. Pour le comprendre, il suffit de savoir que quiconque dirait cette phrase en voulant la dire effectuerait l'acte de langage déterminé par les règles du langage qui donnent un sens à la phrase.

Deux obstacles s'opposent à la compréhension de ce raisonnement assez simple par Derrida, le premier restant implicite tandis que l'autre est explicite. Le premier réside dans l'illusion selon laquelle *de quelque façon si les intentions illocutoires existaient vraiment ou bien si elles compaient, elles devraient être quelque chose qui se trouve derrière* les énoncés, comme des images intérieures qui animent les signes visibles. Mais naturellement les phrases du discours littéral sérieux sont précisément la réalisation d'intentions ; ce n'est pas dire qu'il existe de *hiatus* entre l'intention illocutoire et son expression. Les phrases sont, pour ainsi dire, des intentions fongibles. Particulièrement quand on écrit, on forme souvent ses intentions (ou les significations) dans le processus même de formation des phrases : il ne s'agit pas nécessairement de deux processus séparés. Cette illusion est liée à la seconde, selon laquelle les intentions doi-

vent être toutes conscientes. En fait, assez peu de nos intentions sont présentées à la conscience comme telles. Quoique parler et écrire constituent des actes intentionnels conscients, l'aspect intentionnel des actes illocutoires n'implique pas qu'il existe un ensemble distinct d'actes conscients s'ajoutant à ceux d'écrire et de parler.

Dans la mesure où l'auteur dit ce qu'il veut dire, le texte exprime ses intentions. Il est toujours possible qu'il puisse ne pas avoir dit ce qu'il voulait dire, ou que le texte puisse s'être dégradé d'une façon ou d'une autre ; mais des considérations absolument analogues s'appliquent au discours parlé. La situation en ce qui concerne l'intentionnalité est exactement la même pour le mot écrit qu'elle l'est pour le mot parlé : comprendre l'énoncé consiste à reconnaître les intentions illocutoires de l'auteur ; ces intentions peuvent être plus ou moins parfaitement réalisées par les mots énoncés, qu'ils soient écrits ou parlés. Et comprendre la phrase indépendamment de l'énonciation consiste à savoir quel acte linguistique on accomplirait en l'énonçant.

Quand on en vient maintenant à la question du contexte, il n'échappe pas à Derrida que la situation est réellement très différente dans le cas de l'écriture et dans le cas du discours. Dans le discours, on peut invoquer toutes sortes de traits du contexte qu'on ne peut utiliser sans les représenter explicitement dans le texte quand on écrit à des destinataires absents. C'est ce qui explique que la transcription verbale de conversations soit si difficile à interpréter. En conversation beaucoup de choses sont communiquées sans être explicitées dans la phrase énoncée.

Derrida a malheureusement un goût prononcé pour les affirmations manifestement fausses. J'en analyserai plusieurs exemples dans la prochaine section. L'un d'eux mérite pour le moment une attention particulière. Il dit que l'exemple dépourvu de sens d'une suite non

grammaticale du français « le vert est ou » signifie au moins une chose, à savoir un exemple d'agrammaticalité. C'est là une confusion pure et simple. La suite « le vert est ou » ne signifie pas *exemple d'agrammaticalité* ; elle ne signifie rien ; mais elle est un exemple d'agrammaticalité. Il ne faut pas confondre la relation de signification avec celle d'instanciation. Si cette erreur est importante, c'est parce qu'elle relève de son erreur générale sur la nature de la citation, et de son incompréhension de la distinction entre usage et mention. La suite « le vert est ou » peut bien être *mentionnée* comme exemple d'agrammaticalité ; mais la mentionner est tout autre chose que l'*utiliser*. On ne l'utilise pas dans cet exemple pour signifier quelque chose ; en fait on ne l'utilise pas du tout.

II. L'AUSTIN DE DERRIDA

L'ANALYSE d'Austin par Derrida est destinée à montrer que toutes les difficultés rencontrées par Austin dans sa théorie des actes de langage ont une racine commune : « Austin n'a pas pris en compte ce qui, dans la structure de la *locution* (donc avant toute détermination illocutoire ou perlocutoire), comporte déjà ce système de prédicats que j'appelle *graphématiques en général* ... ». Ainsi Derrida lie dans ce qui suit son commentaire d'Austin à l'analyse précédemment menée de l'écriture ; ici et là il souligne le rôle de l'itérabilité et de la citationnalité des éléments linguistiques. Il me paraît avoir mal compris Austin sur divers points importants ; les faiblesses internes de sa démon-

tration sont étroitement liées à ces incompréhensions. Je vais donc résumer brièvement dans cette section la critique qu'il fait d'Austin, et me contenter de faire la liste des principales confusions et erreurs. Je conclurai par une analyse — de nouveau très brève — de la relation entre intentionnalité et itérabilité dans les actes de langage.

Derrida observe qu'Austin distingue actes de langage réussis et malheureux, mais n'examine pas suffisamment les conséquences qui proviennent du fait que la possibilité de l'échec d'un acte de langage soit une possibilité nécessaire. Plus précisément, selon Derrida, Austin exclut la possibilité que des énoncés performatifs (et *a priori* tout autre énoncé) puissent être cités. Derrida appuie cette incroyable objection sur le fait qu'Austin ait exclu de son analyse le discours fictionnel, les énoncés prononcés par des acteurs sur scène ainsi que les autres formes de ce qu'Austin appelle discours « parasitaire » ou « étiole », dans sa formulation préliminaire de la théorie des actes de langage. En outre, selon Derrida, Austin a considéré ces formes de discours comme une sorte d'*agonie* du langage « qu'il faut fortement tenir à distance ». Ils ne font même pas partie, à en croire la version derridienne d'Austin, « du langage ordinaire ». Mais, demande Derrida, la possibilité de ce parasitisme entoure-t-elle le langage comme un fossé, un lieu de perdition externe, comme paraît le penser Austin ? Ce risque n'est-il pas plutôt la condition interne et positive du langage lui-même ? Il observe acridement que « c'est précisément comme un "parasite" de ce genre que l'écriture a toujours été traitée par la tradition philosophique » (p. 387). Et il conclut la succession de ses questions rhétoriques par la suivante : « Car enfin, ce que Austin exclut comme anomalie, exception, "non sérieux", la *citation* (sur la scène, dans un poème ou dans un soliloque), n'est-ce pas la modification déterminée d'une citationnalité générale — d'une itérabilité générale, plutôt — sans laquelle il n'y aurait même pas de per-

formatif "réussi" ? » (p. 387). D'après Derrida (et contrairement à ce que d'après lui pense Austin) un performatif ne peut réussir que si sa formulation répète un énoncé codé ou itérable, seulement s'il est identifiable en quelque sorte comme citation. Une fois que l'on a une typologie de ces formes d'itération, on peut voir qu'il y a « une absence essentielle de l'intention à l'actualité de l'énoncé », et qu'Austin avait tort d'exclure les formes « parasites » du langage ordinaire.

Avant de commencer à analyser l'objection de Derrida, je voudrais remarquer que je ne reprends pas à mon compte tous les détails de la théorie austinienne des actes de langage ; je l'ai critiquée par ailleurs, et ne reprendrai pas mes critiques ici³. Mais le problème est que l'Austin de Derrida est méconnaissable. Il n'a presque aucun rapport avec l'original.

1. Derrida a complètement mésinterprété le statut de l'exclusion par Austin des formes parasites de discours de ses recherches préliminaires sur les actes de langage. L'idée d'Austin est simplement la suivante : si l'on veut savoir ce que c'est que faire une promesse ou une affirmation, il vaut mieux ne pas *commencer* par examiner les promesses faites par des acteurs sur scène ou au cours d'une pièce de théâtre ou les affirmations faites dans un roman par le romancier sur les personnages du roman, parce que — de façon passablement évidente — ces énoncés ne constituent pas des cas normaux de promesses et

3. Voir J. R. Searle, « Austin on Locutionary and Illocutionary Acts », *Philosophical Review*, (1968) et « A taxonomy of Illocutionary Acts », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, 6, 1975, traduit en français par J. Proust au chapitre 1 de *Sens et Expression, Étude de théorie des actes de langage*, Paris, Minuit, 1982.

d'affirmations. Par exemple, nous ne tenons pas l'acteur pour responsable aujourd'hui de la promesse qu'il a faite hier soir sur scène de la manière où nous considérons habituellement quelqu'un comme responsable de ses promesses ; on ne demande pas non plus à l'auteur d'un roman comment il sait que ses personnages ont tel ou tel trait de caractère comme on attend généralement de l'auteur d'une affirmation qu'il soit en mesure de justifier ses dires. Austin décrit cette caractéristique en disant que de tels énoncés sont « creux » ou « vides » et « non sérieux ». En outre, ces énoncés sont en un sens parfaitement immédiat « parasites » des cas normaux ; les acteurs ne pourraient pas, par exemple, faire des promesses au théâtre s'il n'y avait pas la possibilité de faire des promesses dans la vie réelle. L'existence de la forme jouée de l'acte de langage dépend logiquement de la possibilité de l'acte de langage non joué de la même manière que toute forme jouée de comportement dépend de formes non jouées de comportement ; c'est en ce sens que les formes jouées sont *parasitaires* des formes non jouées.

Ne pas s'intéresser à ces formes parasites au cours de son analyse préliminaire est pour Austin affaire de stratégie de recherche ; il s'en désintéresse, selon ses propres termes, « pour le moment » ; mais il ne s'agit pas d'une exclusion métaphysique ; il ne les jette pas dans un fossé ni ne les voue à la perdition, selon les termes de Derrida. Derrida paraît penser que l'exclusion à laquelle procède Austin a de lourdes conséquences, est la source de difficultés métaphysiques profondes, et que l'analyse du discours parasite pourrait créer des difficultés insurmontables à la théorie des actes de langage. Mais l'histoire de cette discipline montre que ce n'est pas le cas. Une fois qu'on a une théorie générale des actes de langage — une théorie qu'Austin n'a pas vécu assez pour développer lui-même — analyser le statut du discours parasite, c'est-à-dire relever le défi lancé par la question de Derrida,

« Quel est le statut de ce parasitisme ? » constitue l'un des problèmes relativement les plus simples. Les écrits ultérieurs d'Austin répondent à cette question⁴. Mais les termes dans lesquels on peut poser cette question de manière intelligible et lui répondre présupposent déjà que l'on dispose d'une théorie générale des actes de langage. Austin a vu à juste titre qu'il fallait remettre l'examen d'un ensemble de questions concernant le discours parasite, jusqu'à ce qu'on ait répondu à un ensemble de questions logiquement antérieur concernant le discours « sérieux ». Mais l'exclusion temporaire de ces questions dans le développement de la théorie des actes de langage s'est avérée n'être précisément que temporaire.

2. Une seconde confusion liée à celle qui concerne le statut de l'exclusion du discours parasite porte sur l'attitude d'Austin à l'égard de ce type de discours. Derrida suppose que le terme de « parasite » enferme une façon de jugement moral ; qu'Austin affirme qu'il y a dans ce discours quelque chose de mauvais, d'anormal ou de non « éthique ». Là encore, rien n'est plus éloigné de la vérité. Le sens auquel, par exemple, la fiction parasite la non-fiction est celui auquel, en théorie des nombres, la définition des nombres rationnels est parasite relativement à celle des nombres naturels, ou auquel, dans un système logique, la notion d'une constante logique peut être dite parasite relativement à une autre, dans la mesure où la première est définie dans les termes de la seconde. Un tel parasitisme est une relation de dépendance logique ; elle n'implique aucun jugement moral, et certainement pas que le parasite vive peu ou

4. Pour une réponse détaillée à cette question, voir J. R. Searle, « The Logical Status of Fictional Discourse », *New Literary History*, 5, (1975) ; trad. fr. in *Sens et Expression, op. cit.*, ch. III.

prou immoralement aux dépens de son hôte (ai-je vraiment besoin de le dire ?).

Enfin il est tout simplement faux de dire qu'Austin pensait que le discours parasitaire ne fait pas partie du langage ordinaire. L'expression de « langage ordinaire » à l'époque où Austin donnait ses cours s'opposait au langage technique, symbolique ou formalisé que l'on rencontre en logique mathématique ou dans la terminologie technique de la philosophie. Austin n'a jamais nié que les pièces de théâtre ou les romans soient écrits en langage ordinaire ; ce qu'il dit c'est que ces énoncés ne sont pas produits dans des *circonstances* normales, mais par exemple sur scène ou dans un texte de fiction.

3. Dans ce qui est davantage qu'une erreur de lecture d'Austin, Derrida suppose qu'en analysant les actes de langage sérieux avant d'examiner les cas parasitaires, Austin a d'une certaine manière nié la possibilité même de citer des expressions. Cet argument de Derrida repose sur tant de confusions que j'ai peine à décider par quel bout le prendre. Tout d'abord, le phénomène de la citationnalité n'est pas le même que celui du discours parasitaire. Un homme qui compose un roman ou un poème ne *cite* en général personne ; et un homme qui dit son texte sur scène quand il interprète une pièce de théâtre ne cite pas de façon générale son texte, même s'il répète un texte composé par quelqu'un d'autre. La différence fondamentale tient au fait que dans le discours parasitaire les expressions sont *utilisées* et non *mentionnées*. La réponse à la question rhétorique de Derrida, « Car, enfin, ce que Austin exclut comme anomalie, exception, "non sérieux", la *citation* (sur la scène, dans un poème ou dans un soliloque), n'est-ce pas la modification déterminée d'une citationnalité générale — d'une itérabilité générale, plutôt

— sans laquelle il n'y aurait même pas de performatif "réussi" ? » (p. 387), la réponse est un « Non, ce n'est pas vrai » poli, mais ferme. D'abord la plupart des instances de discours parasitaire ne sont nullement des cas de citation. Ce sont, répétons-le, des cas où l'on *utilise* des expressions, mais non des cas où on les mentionne. Mais, ce qui est plus important, le discours parasitaire du type que l'on examine procède de la modification déterminée des règles qui gouvernent l'accomplissement des actes de langage ; il ne procède pas de la modification de l'itérabilité ou de la citationnalité. Comme tous les énoncés, les énoncés de forme parasitaire sont des instances — et non des modifications — de l'itérabilité, parce que — redisons-le — sans itérabilité il n'y aurait pas de langage. Chaque énoncé d'un langage naturel, qu'il soit ou non parasitaire, constitue une instance de l'itérabilité, ce qui revient à dire que la distinction type/occurrence s'applique aux éléments du langage.

Dans son argument, Derrida ne confond pas moins de trois phénomènes indépendants et distincts ; l'itérabilité, la citationnalité et le parasitisme. Le parasitisme n'est ni une instance ni une modification de la citationnalité ; c'est une instance de l'itérabilité au sens où tout discours quel qu'il soit, en est une, et repose sur la modification des règles du discours sérieux. Réduit à sa forme la plus dénudée, et en laissant de côté la confusion portant sur la citationnalité, l'argument de Derrida est le suivant : le parasitisme est (une instance de) l'itérabilité ; l'itérabilité est présupposée par toutes les énoncés performatifs ; Austin exclut le parasitisme, et donc l'itérabilité ; il exclut donc la possibilité de tous les énoncés performatifs et *a priori* de tous les énoncés.

Mais cet argument n'est pas valide. Même si l'exclusion par Austin du discours de fiction était une exclusion métaphysique et non une étape de sa stratégie d'investigation, il ne découlerait pas du fait qu'Austin

exclue le discours parasitaire qu'il exclue toutes les autres formes d'itérabilité. Tout au contraire. Il met de côté les problèmes de la fiction pour pouvoir déterminer les propriétés des performatifs non fictionnels. Les deux types de discours sont des instances de l'itérabilité au sens trivial où tout usage du langage, quel qu'il soit, est une instance de l'emploi d'éléments itérables ; l'exclusion du premier n'interdit pas la possibilité du second.

Une lecture plus favorable du texte de Derrida pourrait conduire à y voir l'observation tout à fait juste que la possibilité du discours parasitaire est contenue dans le concept de langage, et que les performatifs ne peuvent réussir que si les énoncés sont itérables, s'ils répètent des formes conventionnelles ou « codées », comme il les qualifie. Mais aucune de ces remarques ne constitue une objection à Austin. En fait l'insistance avec laquelle Austin souligne le caractère conventionnel de l'énoncé performatif en particulier et de l'énoncé illocutoire en général l'oblige précisément à dire que les performatifs doivent être itérables, au sens où tout acte conventionnel implique l'idée de répétition du même.

4. Derrida assimile le sens où l'on peut dire de l'écriture qu'elle est parasitaire relativement au langage parlé avec le sens où la fiction, etc., est parasitaire à l'égard du discours normal ou de non-fiction. Mais ces cas sont très différents. Dans le cas de la distinction entre fiction et non-fiction, la relation est de dépendance logique. On ne peut pas avoir un concept de fiction sans avoir le concept de discours sérieux. Mais la dépendance de l'écriture à l'égard du langage parlé est un fait contingent de l'histoire des langues humaines et non une vérité logique portant sur la nature du langage. En fait, la relation de dépendance est inversée dans le symbolisme mathématique et logique. La version parlée, orale, des symboles est simple-

ment une manière oralement communicable de représenter les formes écrites primaires.

5. Un des *leitmotive* de tout le commentaire de Derrida est l'idée que, d'une façon ou d'une autre, l'itérabilité des formes linguistiques (jointe à la citationnalité des formes linguistiques et à l'existence de l'écriture) milite contre l'idée que l'intention soit au cœur du sens et de la communication, jusqu'à soutenir que comprendre l'itération montrera « l'absence essentielle de l'intention à l'actualité de l'énoncé ». Mais même si tout ce qu'il dit de l'itérabilité était vrai, cela ne suffirait pas à le prouver. Je conclurai d'ailleurs cette analyse en défendant la thèse converse : l'itérabilité des formes linguistiques facilite et constitue une condition nécessaire des formes particulières d'intentionnalité qui sont caractéristiques des actes de langage.

Les accomplissements d'actes de langage réels (qu'ils soient écrits ou parlés) sont effectivement des événements, des événements singuliers datables, avec un contexte historique particulier. Mais ils ont, en tant qu'événements, certaines propriétés très singulières. Ils permettent de communiquer de locuteurs à auditeurs un nombre infini de contenus différents. Il n'y a pas de limite supérieure au nombre de choses nouvelles que l'on peut communiquer par actes de langage, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de limite au nombre de nouveaux actes de langage. De plus, les auditeurs sont en mesure de comprendre ce nombre infini de communications possibles en reconnaissant tout simplement l'intention du locuteur dans l'exécution de son acte de langage. Mais étant donné que le locuteur et l'auditeur sont l'un et l'autre finis, qu'est-ce qui donne aux actes de langage cette capacité illimitée de communication ? La réponse est que le locuteur et l'auditeur maîtrisent un ensemble de règles que l'on appelle les

règles du langage, et que ces règles sont récursives. Elles permettent l'application répétée de la même règle.

Ainsi les traits particuliers de l'intentionnalité que nous découvrons dans les actes de langage requièrent une itérabilité qui comprend non seulement le type que nous avons analysé, la répétition du même mot dans des contextes différents, mais aussi l'itérabilité de l'application des règles syntaxiques. L'itérabilité — qu'il s'agisse de celle qui est illustrée par l'emploi répété du même type de mot ou de celle qui intervient dans le caractère récursif des règles syntaxiques — n'entre pas en conflit comme le pense Derrida avec l'intentionnalité des actes linguistiques, parlés ou écrits. C'est le présupposé nécessaire des formes que prend cette intentionnalité.

POSTFACE A POUR «RÉITÉRER LES DIFFÉRENCES»

par

Joëlle Proust

LE texte qu'on vient de lire constitue la deuxième étape d'une controverse entre deux philosophes : l'américain John Searle et le français Jacques Derrida. Tout a commencé par la publication en 1972 dans *Marges* d'un texte dans lequel Jacques Derrida livrait un commentaire de la théorie des actes de langage du philosophe anglais J. L. Austin. John Searle ne lit ce commentaire qu'en 1977, lorsqu'il est publié par la revue *Glyph* dans la traduction américaine de Sam Weber. John Searle est doublement concerné par l'interprétation que Derrida propose d'Austin : en tant qu'ancien étudiant d'Austin — mort prématurément en 1960 —, Searle doit à son maître de rétablir l'esprit et la lettre de la théorie contre une présentation qui est à ses yeux grevée d'erreurs et chargée de présupposés étrangers à l'auteur de *Quand dire, c'est faire* ; mais aussi, théoricien des actes de langage lui-même, Searle a à défendre l'adéquation, la cohérence et la clôture des principes que la théorie austinienne et sa propre théorie de l'illocutoire ont en commun ; défendre en particulier la pertinence et l'intérêt de la distinction fondamentale entre usages « sérieux » et « fictionnel » du langage, mais aussi établir le sens exact et la portée de concepts comme l'intentionnalité, la répétibilité, le sens, le succès ou l'insuccès d'un acte illocutoire, etc.